

EN CE MATIN D'HIVER.

PASCAL RIOU.

En ce matin d'hiver
dans la maison vidée
tandis que quelques vieux
passent sous mes fenêtres,
émergeant mal des rêves,
captif du monde qui n'est pas Dieu
où donc règne la mort,
captif du grand croupier qui ramasse les mises,
je pense à nouveau à toi,
aux mois d'avant ta fin
quand fébrile tu refusais
qu'on t'emporte loin de ta maison...

Tu ne savais plus rien
presque plus tes enfants, ton épouse,
mais tu griffais les murs pour espérer encore
quelques jours à perdre le peu
qui te restait.

Mais maintenant que du temps a passé,
que la neige a bordé puis fondu sur ta tombe
dans ce soir maintenant
où l'iris défait sa soie,

je le redis sans crainte :
il y eut une grâce dans ces jours d'avant ta mort.

Misère abandonnée tu ouvris ton héritage,
quelques mots soudain d'offrande, le sourire
d'une vie pour disparaître aimant
rejoindre l'enfant qui partit avant toi,
et tous ceux que tu n'eus pas, oui
ceux d'avant leur souffle.

Je sais donc bien, vieux roi
violent et tendre, mon père,
que ton front caressé est toujours
sous ma main comme bénédiction,
mais je dois couper court aux méandres du deuil.

.....

Non pas au deuil, qui est là
dans nos jours comme part de nos langues
mais bien à ses méandres
et donc à ce qui roule en lui
de la vie à la mort et se refuse
à tout mais geint à perdre haleine
et tourne puis revient comme inversant
le fleuve.

Nous savons bien d'ailleurs
combien la bouche hésite à mordre
dans le fruit, l'amour à se dresser
et trouver sa chaleur,
quel bâillon contraint nos lèvres
à ne pas dire :
« Cela est bon, je le veux, le choisis. »

Nous savons bien encore
que ce oui sans regrets
— quand bien même l'erreur
et puis la faute fracturent son élan —
la puissance du don comme on ouvre la bouche
puis toutes les fenêtres qui nous livrent le ciel
et reçoivent en souffle le festin sobre du matin,
oui cette faim qui dit : « Cela est bon,
en toi sera ma paix »,
combien c'est cela qui manque au monde,
l'étiolo et l'engloutit.

Et puis combien lui manque
— c'est là le plus ardu où nous guette l'aigreur —
la force qui renonce en tout liberté
à la toute puissance de son désir rapace
en aime la poussée et sait qu'il est son fonds
mais en justice s'avance :
« Je ne prendrai pas » disent ses lèvres
frolant le fruit.
« Que le sourire qui me visite
soit mon bien,
que de lui je me reçoive
puisque sur lui je ne mettrai la main. »

(Aussi pour qu'un peu de Dieu
affleure en nos gestes
dans l'étrave d'amour
il nous faudra glisser
la main qui abandonne.)

.....

Me reste maintenant,
je le dois et c'est mon désir,
à refondre l'étreinte, à disposer
ma bouche pour les grands vins du soir,
pour que la table mise ne soit pas sans ses hôtes.

Et cette injonction dans la nuit
— car il y aura encore une fois
jusqu'à la fin, au-delà de la fin,
la nuit martelée d'étoiles,
le dinandier céleste
et la terre investie en ses herbes broyées
de la langue du vent au cœur des eaux rapides —
me reste à récuser la mort comme horizon de vie ;
et que soit ma parole
pour rien sinon la nuit tendre du printemps
et par elle — ainsi viennent sur mes lèvres
les lèvres de l'amante —
par elle en sa fraîcheur
les noms, l'amour de la douceur.

Tu dis parfois que lorsque deux amants se cherchent,
s'effleurent et s'étreignent sans se perdre,
l'un à l'autre et comme doublant le jour avec le songe,
c'est alors une grande ville saisie de lenteur
qui se déploie, ralentie, du gris de l'aube
à la montée du soir.

Tu dis aussi que les gestes des lèvres
et des paumes, la caresse des langues
et jusqu'à tout murmure dans la chambre d'amour
se retrouvent et s'accroissent
dans tout échange humain : la vigne
que l'on taille, la parole donnée
et le savoir transmis.

Tu dis enfin que c'est là le seul don,
le présent et qui afflue sans cesse
même si de la douceur en qui nos vies se trouvent
rares sont les jours, rares les visages
qui porteront l'écho.

Quand on se lève dans le miroir
c'est toujours l'antique fatigue
d'être soi encore et toujours
baluchon d'os et de souffle
tandis que les masques pendent au placard.

Alors on rêve, n'est-ce pas,
entre divan et Saint-Esprit
d'être enfin délogé, de se trouver
lichens, fourmis, plumes que sais-je
mais pour sûr soumis au vent, aux neiges,
rapatrié enfin dans le grand jeu
des tissus, des membranes,
des lèvres sans mémoire, des sexes
qui se fondent, de l'abeille
engloutie dans le verger de mars
ou presque comme ceux-là que l'on dit
vidés de tout et seuls avec le Seul...

On sait pourtant combien c'est impossible
quand chaque morceau de soi
marche son nom devant sa face
comme une ombre tyrannique.

Alors descend le doute et puis
vient le silence et le retrait des livres
et le pouvoir des songes ;
alors viennent la perte et puis le labyrinthe
de tout ce qui n'est pas
mais fragmente la vie :
on appelle la neige et son très pur oubli
on écarte la voix qui disait je suis roi
on demande la paix puis le feu qui s'effondre,
on se dit que pour naître il nous faudrait encore
un peu de la puissance et comme
un juste amour.

Pascal RIOU.

